

# Après l'hiver (I)

Tout revit, ma bien-aimée !  
Le ciel gris perd sa pâleur ;  
Quand la terre est embaumée,  
Le cœur de l'homme est meilleur.

En haut, d'où l'amour ruisselle,  
En bas, où meurt la douleur,  
La même immense étincelle  
Allume l'astre et la fleur.

L'hiver fuit, saison d'alarmes,  
Noir avril mystérieux  
Où l'âpre sève des larmes  
Coule, et du cœur monte aux yeux.

Ô douce désuétude  
De souffrir et de pleurer !  
Veux-tu, dans la solitude,  
Nous mettre à nous adorer ?

La branche au soleil se dore  
Et penche, pour l'abriter,  
Ses boutons qui vont éclore  
Sur l'oiseau qui va chanter.

L'aurore où nous nous aimâmes

Semble renaître à nos yeux ;  
Et mai sourit dans nos âmes  
Comme il sourit dans les cieux.

On entend rire, on voit luire  
Tous les êtres tour à tour,  
La nuit, les astres bruire,  
Et les abeilles, le jour.

Et partout nos regards lisent,  
Et, dans l'herbe et dans les nids,  
De petites voix nous disent :  
« Les aimants sont les bénis ! »

L'air enivre ; tu reposes  
A mon cou tes bras vainqueurs.  
Sur les rosiers que de roses !  
Que de soupirs dans nos coeurs !

Comme l'aube, tu me charmes ;  
Ta bouche et tes yeux chéris  
Ont, quand tu pleures, ses larmes,  
Et ses perles quand tu ris.

La nature, soeur jumelle  
D'Ève et d'Adam et du jour,  
Nous aime, nous berce et mêle  
Son mystère à notre amour.

Il suffit que tu paraisses

Pour que le ciel, t'adorant,  
Te contemple ; et, nos caresses,  
Toute l'ombre nous les rend !

Clartés et parfums nous-mêmes,  
Nous baignons nos coeurs heureux  
Dans les effluves suprêmes  
Des éléments amoureux.

Et, sans qu'un souci t'opresse,  
Sans que ce soit mon tourment,  
J'ai l'étoile pour maîtresse ;  
Le soleil est ton amant ;

Et nous donnons notre fièvre  
Aux fleurs où nous appuyons  
Nos bouches, et notre lèvre  
Sent le baiser des rayons.

Juin 18...

Victor Hugo (1802–1885)